L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 5 AVRIL 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI, 5 AVRIL 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par W. I. Hodgson & Fils, au dépôt coin des rues Poydras et Freret, une caisse de pantalons en coutil satiné, 420 sacs tourteaux de graines de coton.

Par Curtis & Baumgarden, au No 21 rue du Camp—Articles de tailleurs.

LES ÉLECTIONS MUNICIPALES.

Nous nous plaignons constamment et amèrement d'être mal gouvernés. Franchement, nous avons grand tort de geindre ainsi. Nous n'avons que ce que nous méritons ; il est même étonnant que nous ne soyons pas encore plus mal servis, plus hardiment exploités. Quand surviennent de grandes élections présidentielles ou congressionnelles, nous nous réunissons, nous faisons de grandes manifestations, nous tenons de grands meetings, nous prononçons de beaux discours, quittes ensuite à ne pas aller aux polls soutenir les excellentes idées que nous avons émises. C'est se compromettre en quelque sorte que de faire acte de citoyen, surtout que de poser sa candidature à un emploi quelconque ! Comment veut-on qu'il sorte de l'urne de bons choix, s'il n'y entre que des bulletins d'ambitieux, d'intrigants et d'indignes créatures ; si les choix, arrêtés à l'avance, sont mauvais, ou s'il est permis à ceux qui dirigent les opérations électorales d'en falsifier les résultats et de proclamer élu qui bon leur semble ?

On néglige les élections primaires, ce sont précisément celles-là qui devraient attirer le plus l'attention, provoquer les activités et passionner les masses électorales. Que nous importent les élections secondaires, si les noms des élus sont arrêtés d'avance par une bande de politiciens de bas étage, qui ne nous laissent même pas la liberté de nos choix ?

On néglige les élections de wards ; ce sont précisément celles-là qui devraient être le plus et le mieux fréquentées ; puisque c'est d'elles que dépendent la bonne administration, la prospérité des communautés et le bien-être de nos familles.

Ces tristes réflexions nous sont suggérées par ce qui vient de se passer dans l'élection du septième ward. L'élu peut être un parfait honnête homme, mais c'est là une pure affaire de hasard. Fût-il le plus malhonnête des candidats, que le résultat serait absolument le même, puisque les partisans du concurrent qui, nous dit-on, offrait plus de garanties, ont à peine donné signe de vie.

"Patience", s'écrie-t-on dans certains cercles politiques, dans certains journaux, "patience ; nous allons changer tout cela." Voilà bien longtemps que nous entendons répéter, sur tous les tons, cette phrase plus mensongère encore que vantarde ; mais nous n'apercevons d'amélioration nulle part ; tout, au contraire, tend à empirer.

De temps en temps, nous voyons bien ce que l'on appelle les "Jeunes Gens" apparemment parce que bon nombre d'entr'eux sont d'assez respectables barbons, se lever, faire une énergique manifestation, enlever une élection honnête, à la pointe de l'épée.

Mais cela n'a guère que la durée d'un feu de paille, et, le lendemain, tout rentre dans le.... désordre ordinaire dont il semble que nous ne puissions nous passer.

Et nous nous plaignons !

PETITES NOUVELLES.

Une note officieuse de l'agence Havas, disant qu'on ignore encore si le président de la république pourra assister aux grandes manœuvres de septembre, confirme l'information sur le projet conçu par M. Félix Faure et le sentiment qui le fait hésiter à prendre une résolution définitive.

Le texte de la note ne porte pas, en effet, que M. Félix Faure suivra la tradition créée par ses prédécesseurs en se bornant à présider la revue qui clôture les plus importantes opérations militaires de l'automne.

Elle réserve absolument la détermination ultérieure du président de la république et laisse libre champ aux commentaires que peut provoquer son désir évident de rappeler qu'il est le chef suprême de l'armée.

On mande de Rome à la *Stampa* :

Aussitôt que le major Faite a eu connaissance du mouvement fait en sa faveur par les Français établis en Italie, il a trouvé moyen d'informer le gouvernement italien qu'il se refusait très catégoriquement à être gracié par le moyen d'une intervention diplomatique, parce qu'il se sentait innocent.

Le prince Lobanoff-Rostowsky, ministre russe des affaires étrangères, célébrera au mois de mai prochain le cinquantenaire de son entrée dans les services de l'Etat.

A cette occasion, l'empereur nommera le prince Lobanoff vice-chancelier de l'empire.

Il convient de rappeler que le prince Lobanoff est, en diplomatie, le représentant le plus autorisé des idées et traditions laissées par le grand diplomate russe comte Nesselrod.

M. Dumas ne sait pas manger.

"Les animaux se repaissent, l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger." Voici encore un lieu commun qu'il faudra désormais mettre au rang des contre-vérités ! Car M. Alexandre Dumas ne sait pas manger.... il l'a écrit lui-même à un publiciste culinaire qui lui envoyait un ouvrage sur la vie à table :

"Je continue tout de même à être un hérétique dans cette religion du ventre. J'aimerais mieux être un croyant, mais j'ai un estomac qui ne vent pas. Bref, entre nous encore, je ne crois pas à la nourriture. Elle n'est pas nécessaire, elle n'est qu'agréable et funeste J'envie tout de même ceux qui ont choisi ce genre de mort."

Il ne faut pas trop croire M. Alexandre Dumas ! On plutôt on doit se réjouir qu'il ait préféré à "l'art de fermer la bouche en l'emplissant" celui qui lui fit écrire tant de chefs-d'œuvre !

CONTES ET POESIES DE M. HENRI DE REGNIER.

M. Henri de Régnier vient de publier deux recueils, l'un des contes : *le Trèfle noir*, et l'autre de poésies : *Aréthuse*. Tous deux sont œuvres de poète. Si divers que soient le tour des contes et celui des poèmes, c'est toujours le même charme pénétrant et précieux qui se dégage des uns et des autres ; et ce charme semble exprimé à merveille, sans qu'aucune nuance soit négligée, par M. de Régnier lui-même, lorsqu'il dit du caractère d'un de ses personnages : "Aussi paraissait-il circonspect vis-à-vis de soi-même et cette précaution guindait sa grâce un peu austère à une gravité qui, pour être parfaitement élégante, n'allait pas sans quelque apprêt"

Ils sont, en effet, d'une élégance un peu cherchée, mais ils ont aussi tant de grâce, les trois contes de *Trèfle noir* : *Hertulis*, exquise et mélancolique fantaisie qu'encadrent si joliment les artifices d'un parc et d'un château symboliques ; *Hermagore*, sorte d'apologue où l'on surprend comme un écho du thème de la malédiction d'Alberich, *Hermocrate*, brève et poétique allusion à la vanité des actions humaines ! Ne tâchez point de trop préciser le sens intime de ces contes à demi philosophiques. A la première page de son livre, M. de Régnier vous avertit qu'on ne doit point exiger beaucoup de suite dans les pensées que peuvent suggérer ses récits imaginaires. D'ailleurs, la rare beauté de la forme vous distraira souvent d'un pareil souci.

Quant aux poèmes publiés, sous ce titre *Aréthuse*, l'épigraphe livre toute l'idée du recueil : "C'est une fontaine dans l'île d'Ortygie, où quand les flûtes des pasteurs s'étaient tues, venaient boire les sirènes de la mer". Au commencement et à la fin, ce sont des airs de flûte, morceaux très brefs qu'on dirait inspirés des stèles et des vases grecs, mais avec ce souci des suggestions, presque musicales, qui est l'originalité des poètes d'aujourd'hui ; les uns sont dédiés à M. de Heredia et les autres à M. Mallarmé, et cette double dédicace n'est pas seulement un double hommage de respect ; elle indique bien les deux sources d'où découle la poésie de M. de Régnier. Au milieu du livre, on entend la voix des sirènes. C'est un très beau et très tragique poème, de forme dramatique,

PARADOXES ET VÉRITÉS.

La reconnaissance est un aveu d'infériorité, voilà pourquoi elle est rare.

Elle cesse de coûter à l'obligé quand il a encore besoin de secours, parce qu'elle est une prière, ou quand il est devenu plus puissant que son protecteur, parce qu'elle est une attitude.

EUGÈNE MARBEAU.

Les pensées et maximes peuvent se rencontrer, mais elles ne se saluent pas, de peur de se reconnaître.

ADOLPHE D'HOUDETOT.

Les femmes possèdent souverainement le grand art de toujours se soumettre sans jamais se démettre.

A. TOURNIER.

De la Nouvelle-Orléans à San Francisco.

Los Angeles, 26 mars 1895.

Un voyage de la Nouvelle Orléans à San Francisco, en Californie, était depuis longtemps l'objet de mes désirs les plus ardents. Je connaissais le Nord et l'Est des Etats-Unis, avec leurs grandes villes manufacturières ; je ne connais rien du Centre-Ouest, si remarquable par ses grands labours, ses forêts, ses eaux minérales, ses déserts ; ni de l'Ouest, si renommé par ses fruits et son vin. Quel bonheur donc j'éprouvai de la circonstance qui me fait entreprendre ce beau voyage tant désiré !

Je suis parti par la ligne de chemin de fer *Texas & Pacific*, qui passe au nord de la Louisiane et de l'immense Etat du Texas. Le train longe d'abord le Mississipi, rive droite, traversant les riches plaines sucrières que tout le monde connaît. Ce n'est qu'à Shreveport qu'il commence à obliquer à gauche, jusqu'à Marshall, où le paysage change et prend une couleur locale particulière. Nous filons rapidement sur des coteaux élevés, assez bien cultivés dont la terre jaunâtre ne me paraît pas de première qualité.

Dallas, ville de 38,000 habitants, me dit le guide de la compagnie de chemin de fer, dont j'ai eu la précaution de me munir. Un arrêt de dix minutes ne me permet pas de la visiter, et sa situation sur un plan incliné dont la voie borde la plus haute ligne, m'empêche de la voir, et de me rendre compte au coup d'œil, de son importance.

Après Dallas, un nouveau paysage, bien étrange pour moi. On sent qu'on approche des pays déserts et incultes. Je ne puis en croire, mes yeux, et, comme je viens de faire un petit somme, je me figure rêver et voir dans mon songe cette féerie comme où l'on chante :

"Tout est petit dans ce petit village...."

Là aussi tout est petit : les maisons, les arbres, les chevaux et les mulets, les moutons et les femmes. Je me frotte les yeux, je me pince pour me réveiller ; mais à la douleur que je ressens, je sens bien que je ne dors pas. Le train continue, je vois d'autres maisons, d'autres chevaux, d'autres mulets, d'autres moutons et d'autres femmes : ils sont toujours petits, malingres, souffreteux.

Par contre, les hommes sont des colosses, tous blonds, et même rouges, musculeux et bien bâtis. C'est un contraste frappant et curieux à constater, que des hommes de cette taille naissent et grandissent dans une nature où tout est si petit. Il me serait difficile de penser que la plupart d'entre eux puissent entrer dans leurs maisons sans baisser la tête et s'effacer à demi.

Une voiture passe dans un chemin qui longe la voie. C'est un véhicule dont la construction doit remonter au siècle dernier. Il est traîné par deux chevaux qui ressemblent à des mulets, ou par deux mulets qui ressemblent à des chevaux. De véhicule ayant forme de voiture, je n'en ai plus vu qu'aux grandes gares, mais j'ai revu souvent ces chevaux ressemblant à des mulets, ou ces mulets ressemblant à des chevaux. A une petite station, où il y avait 20 minutes d'arrêt, ayant aperçu une espèce de coche dans lequel on empilait des sacs de dépêches, je suis descendu examiner de près l'animal en question. Grand comme un âne, les oreilles, le corps et la queue du cheval ; la tête, les jambes et la crinière du mulet. Se prononce qui pourra ; quant à moi je renonce à donner un nom de race à ce quadrupède que je vois pour la première fois.

Voici des montagnes, maintenant. Plus de culture. Une terre aride où rien ne pousse, sauf une plante qui n'est ni le genêt vert aux fleurs jaunes, ni la bruyère aux tons mordorés, mais qui tient des deux. De loin en loin quelques plateaux où croissent tristement et clair-semés quelques misérables chênes et quelques arbrisseaux étiolés.

Une rivière dont l'eau rouge, le sable rouge, le limon rouge qui borde son lit, offrent un étrange contraste avec ses bords escarpés aux teintes grisâtres. Elle court, à moitié desséchée, en zigzags, contournant mamelons et plos, revenant sur ses pas, puis s'enfuyant encore dans un dédale de montagnes de peu de hauteur. Nous la traversons trois fois, nous la rejoignons cinq. A l'époque des pluies, elle doit être torrent ; maintenant, elle est ruisseau.

Puis loin, nous longeons un autre cours d'eau, à l'eau claire coulant sur un lit de cailloux. Je rage contre le bruit que font les roues du train sur les rails, et les hâtements de la locomotive, qui m'empêchent d'entendre son doux murmure, que je devine ; —et aussi contre le conducteur qui ne nous arrête pas un instant pour laisser les voyageurs aller se désaltérer à cette eau limpide, que plus d'une nymphe antique aurait aimé à prendre pour miroir.

Ah !!!—Cette exclamation m'est arrachée par la vue de monts volcaniques, aux roches noires calcinées, renversées les unes sur les autres. Ce sont les premiers que je rencontre aux Etats Unis. Plus de plaines, plus de coteaux. Ce ne sont que coulées, montagnes sombres qui s'éboulent, vallons étroits et creux, ravines tordues, déchiquetées, sur l'espace de quelques milles.

Fort Worth, une ville toute blanche, étagée sur un coteau, 10 minutes d'arrêt, juste le temps de prendre un bock pour chasser la poussière dont mon gosier est rempli.

Après Fort Worth, les hauts coteaux reparaissent avec les arbres rabougris et une chétive culture. De loin en loin, quelques arbres fruitiers, couronnés d'une quantité de petits *gui* languissants. Je deviens triste en pensant au *gui* druidique que j'ai vu luxuriant sur les chênes géants de la Bretagne et du Limousin. Quelle dégénérescence et quelle dérision !

Viennent ensuite les plaines arides, véritables déserts où rien ne croît. De la terre blanchâtre, fatiguant le regard par la réverbération du soleil. Des vallées, sillonnées en tous sens de lits desséchés de petits torrents et des montagnes à la ligne nébuleuse fermant ce paysage désolé à l'horizon. Puis des montagnes de terre qui s'effrite et encore des vallées qu'on dirait creusées à la pèle par un peuple de titans pour former des redoutes ou marquer des tombeaux.

A Abilène pous apercevons des huttes d'Indiens faites de pieux et de terre pétrie. Nous ne rencontrerons encore jusqu'aux limites de la Californie, sauf dans le désert où rien ne croît, où rien ne vit.

LOUIS DE MONTPOUTIER.

(*A suivre.*)

Le doux Calino établissait l'autre jour une comparaison entre la musique italienne et la musique française.

—Bon, interrompit quelqu'un, mais à quoi distinguez-vous les deux musiques ?

—C'est bien simple : l'une se chante en français et l'autre en italien.

L'état des forces dans la Révolution Cubaine.

Il y a trois faits bien nets, bien établis et qu'on ne peut nier, concernant la tentative actuelle de révolution et d'affranchissement de l'île de Cuba. C'est, d'abord, que le mouvement est beaucoup plus sérieux, beaucoup plus général, plus populaire, préparé de plus longue date, mieux organisé, mieux soutenu au double point de vue stratégique et financier, que ne l'ont jamais été ceux qui l'ont précédé.

C'est ensuite que l'Espagne est plus résolue que jamais à conserver, à tout prix, la possession de la Perle des Antilles. C'est relativement une armée formidable que le maréchal Martinez Campos entraîne après lui. Il n'aura guère moins de 25,000 hommes de troupes fraîches de toutes armes sous la main. C'est une force considérable, et il en coûtera bien certainement très cher à la métropole. Pour entreprendre une pareille expédition, lointaine après tout, et ayant à sa tête le premier homme de guerre de la péninsule ibérique, il faut que le gouvernement soit bien déterminé à ne pas lâcher prise.

C'est, enfin, que, cette fois encore, l'Union américaine est décidée à rester neutre, à ne rien faire pour favoriser l'affranchissement de nos voisins du golfe.

Les insurgés n'ont donc aucun aide bien puissante à attendre du dehors. Ils ont sans doute les sympathies de certaines parties des populations du Mexique, de l'Amérique Centrale et même des Etats-Unis ; mais les secours qui peuvent leur arriver de toutes ces régions, ne sont guère efficaces. Tout cela ne peut nécessairement s'accomplir qu'en secret, au milieu de difficultés immenses et de graves dangers incessants ; car, en pareille matière, les Espagnols ne badinent pas.

La seule force des insurgés, c'est qu'ils ont pour eux le terrain et l'appui, sinon ouvert, au moins secret des populations. Ils ont, surtout, et c'est là leur plus grande ressource, un auxiliaire tout puissant dans le général Yellow Jack.

Leur viendra-t-il en aide aussi efficacement qu'ils le croient ? La chose est probable ; mais elle n'est pas sûr. Le général Hiver a, en 1812, sauvé la Russie de l'invasion napoléonnienne ; mais il a, cette année, complétement faussé compagnie à la Chine. Les gelées n'ont pu arrêter les progrès des armées du Japon. On a donc souvent tort de trop compter sur les secours de la capricieuse nature, en pareille circonstance, et les insurgés, s'ils n'avaient d'autres armes pour les défendre, pourraient fort bien succomber plus rapidement qu'ils ne le pensent. Ils peuvent essayer de retarder les hostilités jusqu'à l'époque des chaleurs ; mais Martinez Campos le leur permettra-t-il, et ne cherchera-t-il pas à frapper tout d'abord un grand coup, à les écraser avec la rapidité de la foudre ?

Lamentable, le spectacle auquel nous allons assister, mais bien intéressant et bien poignant. Nous allons voir comment une population d'un peu plus de deux millions d'âmes—car les noirs et les coolies ne comptent guère en pareil cas—peut se relever ou tomber.

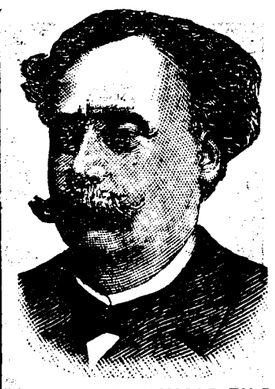
Voyageurs arrivés aux principaux hôtels.

Hotel Grunewald.—Louis Schneider, Oscar Fosbill, Cincinnati, O ; Geo S Lowman, Atlanta, Gie ; Jno H Lockcord, R S John-ton, New York ; John Mullaley, Mme J Mullaley, Mlle A Mullaley, St-Louis ; Jas Spence et femme, Tuscaloosa, Ala ; M H Kline, P A Malone, Yazoo City, Miss ; W Y Hendson, Chicago ; A L Sleeper, Toledo ; J H Boone et femme, Chicago ; Mme D W Brooks, Mlle Brooks, Detroit ; Mme C M Rhodes, Passe Christian ; Geo B Dobson, Galveston ; H B Speed et femme, Chicago ; E J Bowles, Baie St-Louis ; J B Lowan, J Lucas Vicksburg ; M C Eistner, Shreveport, Lne ; J M Scott, H C Pentecost, Cincinnati ; W H Upton, Rutland ; Geo Croker, Minneapolis, Minn ; Harry Avery, Memphis ; N M Smith, New York ; M Sparks, Marshall, Mo ; A O Cunningham, Minneapolis, Min ; Geo H Rickey, Hammond, Lne ; Jas L Graham, Chicago ; Jas M Dyer, Morgan City, Lne ; Mme A A Warrior, A Q Brokeobourgh, Louisville, Ky ; W P Lyon, Mme K. Mena Lyon, Cincinnati, O ; E J Bentley, Sacramento ; Chas P Koch, Philadelphie ; R V Gamer, Mississippi.

Monsieur Totor savoure une glace.

—Eh bien ! est-elle bonne ?

—Oh ! oui, maman, bien bonne, mais je l'aimerais mieux chaude.



ALEXANDRE DUMAS FILS.

M. Alexandre Dumas fils a été le héros de la semaine dernière, à Paris. On lui a repris à la Comédie-Française l'*Ami des femmes*, et quelques jours plus tard on lui reprenait au Gymnase la *Princesse de Bagdad*, avec la grande comédienne qui a nom Jane Hading.

Alexandre Dumas fils a aujourd'hui, s'il faut en croire les Vapereau et les Larousse, bien près de soixante-dix ans. Il les porte admirablement. J'ai eu le plaisir de le rencontrer l'autre jour, écrivait dernièrement M. Ernest Blum, dans le *Gaulois* ; il m'a semblé étonnant de jeunesse et de verdeur.

Il faut croire que le talent conserve. C'est dommage qu'on ne m'ait pas dit ça plus tôt.

Je me souviens encore du bruit que fit l'apparition de sa première pièce. Ce fut comme un coup de tonnerre dans un ciel classique et calme, formé alors par le répertoire de Scribe et de Bayard.

Cette première pièce était cette admirable *Dame aux camélias*, que la censure avait si longtemps interdite.

On connaît l'histoire de ce drame. Antony Béraud, un vieil auteur, qui finit, le malheureux directeur de l'Ambigu, avait fait sur le roman de Dumas fils un scénario qu'il lui envoya.

Le scénario, paraît il, était extraordinaire et construit selon la mode du temps. Le dénouement était heureux, ainsi que le voulait la poétique : Armand Duval, après avoir reconnu ses torts, épousait Marguerite Gauthier, que le père Duval détestait.

Néanmoins, l'envoi de ce scénario eut un mérite, c'est qu'il donna à Dumas fils, qui n'y songeait pas, l'idée d'écrire une pièce sur un livre. Il va sans dire qu'il ne garda pas une ligne du scénario d'Antony Béraud, mais les lois de la collaboration qui nous régissent sont telles qu'Antony Béraud toucha et touche encore, il me semble, la moitié des droits d'auteur de la *Dame aux camélias*, ce qui, aujourd'hui, doit représenter une une jolie somme.

Nous étions tous jeunes, en ce temps-là, naturellement, puisque la *Dame aux camélias* date, je crois bien, de 1850 ou 1851, et je me rappelle que nous allions nous poster le soir à l'entrée des artistes du Vaudeville, pour voir sortir Dumas fils, qui ressemblait tant à son père.

Il est vrai que nous allions aussi monter la garde à l'entrée des artistes de l'Ambigu, où l'on jouait les *Mousquetaires*, pour voir sortir Dumas père qui ressemblait tant à son fils.

Quand Montigny, avec son flair de grand directeur, eut attiré l'auteur de la *Dame aux camélias* chez lui et qu'éclata le grand succès du *Demi-Monde*, ce fut un enthousiasme indescriptible dans le monde des théâtres.

—Un chef-d'œuvre nous est né ! écrivaient les critiques.

L'allusion des pêches à quinze sous devint universelle, et l'on dit encore aujourd'hui des demi-mondaines pour désigner.... les pêches à quinze sous, quoique cette définition horripile Dumas ; elle n'a, en effet, aucun rapport avec celle qu'il a voulu donner.

Du reste, l'auteur de *Diane de Lys* a ce bonheur et cette spécialité de baptiser les choses inbaptisables. C'est ainsi qu'avec *Monsieur Alphonse* il a permis de désigner les messieurs que jusqu'alors il était difficile de nommer.... même dans les langues étrangères.

C'est un maître et un parrain.

Dumas fils était un grand ami—ami de collège, je crois bien—de François Victor Hugo, un des fils de Victor-Hugo, le merveilleux traducteur de Shakespeare.

C'est chez François Victor-Hugo que j'ai eu le plaisir et l'honneur de rencontrer quelquefois l'auteur du *Demi-Monde*.

Je me souviens d'un dîner où Dumas fils prit la parole au potage et la quitta au dessert, et, pendant tout ce temps-là, ce fut une pyrotechnie de mots qui me laissa dans l'éblouissement.

—Comment, dis-je à François Victor-Hugo en sortant de table, un homme peut-il avoir autant d'esprit à lui tout seul ?

—C'est un don du ciel qu'il a reçu ; Michelet a dit de son père que c'était une des forces de la nature, eh bien ! Dumas fils est une des forces de la Providence !

Dumas, qui a beaucoup hérité—ce n'est pas un reproche que je lui fais, l'aurais bien voulu être à sa place,—a hérité non seulement du nom de son père, mais de son esprit de paroles.

On sait que Dumas père était dans la vie courante l'homme qui laissait tomber de sa bouche le plus de mots charmants.

Je n'ai eu la chance de l'entendre et de la voir qu'une seule fois, et encore est ce vers la fin de sa vie. C'était dans les bureaux du *Petit Journal*, situés alors maison Frascati. Un de ses secrétaires—il en avait des armées—offrit de me présenter.

Dumas père était en bras de chemise et travaillait. Sitôt qu'il me vit et sans attendre qu'on lui dit mon nom, il se leva, me tendit la main en me disant :

—Comment vas-tu ?

Je restai interloqué.

—Mais...., balbutiai-je, tout rougissant.

Dumas père se mit à rire et me dit :

—Ça t'ennuie que je te tutoye sans te connaître ; mais, tu sais, si je te connaissais, je ne te tutoyerais peut être pas !

Puis, toujours sans attendre qu'on me présentât, il se mit à parler—il fut étonnant, extraordinaire, et quand il pensa qu'il avait suffisamment causé avec moi, il me congédia d'un geste, sans avoir su mon nom.

Peut être, en effet, s'il l'avait su, il ne m'aurait pas tutoyé et ce tutoyement est un de mes petits souvenirs de gloire.

Les deux Dumas, père et fils, sont de ceux qui rayonnent sur tout ce siècle et c'est vraiment une grâce du ciel que ces deux êtres se succédant l'un à l'autre pour étonner et charmer deux générations.

S'ils se ressemblent physiquement, leur talent diffère absolument, mais le résultat est le même—pour nous !

J'ai habité, l'été dernier, à Puys, près Dieppe, une villa voisine de cette ravissante villa où, en 1870, Dumas fils a donné l'hospitalité à son père et où le grand homme est mort.

Tous les murs sont tapissés de portraits représentant Dumas père à tout âge, depuis Dumas enfant jusqu'à Dumas vieillard. On sent là à quel point le fils a gardé le pieux et tendre souvenir de son illustre père.

—C'est que les gens qui pensent que Dumas fils est un des gros sceptiques de ce temps qui ne croit ni à la famille ni à l'humanité qui se trompent ; ils ne le connaissent que superficiellement.

Dumas fils affecte des tons bourrus et des petites duretés d'allure qui ne sont pas au fond de son cœur.

C'est l'homme du monde le plus facile à attendrir, seulement il faut savoir s'y prendre.

—J'ai mes pauvres, dit-il lui aussi.

Et, en effet, il a les siens qu'il secoure à sa façon et quand il m'est pas mis dedans, et encore, quelquefois, se laisse-t-il mettre dedans exprès pour n'avoir pas l'air d'être plus malin qu'un autre.

Nous savons tous les actes de charité qui lui sont exquis de délicatesse et de générosité. J'en sais un, entre autres, que je ne puis raconter ici sans trahir un secret et surtout sans démolir toute une savante combinaison imaginée pour qu'une personne ignore toujours quelle est la main qui depuis longtemps l'aide à vivre !

La charité anonyme ! voilà qui n'est pas fréquent ! Pour moi, je l'admire d'autant plus que quand je donne cinq francs à quelqu'un je le crie par-dessus les toits.

Alexandre Dumas fils est président de la Société des auteurs dramatiques, on lui reprend une à une toutes ses œuvres auxquelles le public fait fête. Il vient d'être promu grand-officier de la Légion d'honneur ; arrivé à l'âge où on entre seulement dans la vieillesse, comme il est écrit dans la Bible, il assiste à sa propre apothéose.

Apothéose méritée qui couronne toute une vie de travail, de gloire et de probité littéraire.

Bel exemple, tenez, pour quelqu'un qui se cherche une carrière !

Les anciennes constructions du Sud.

Nous trouvons, par hasard, et à notre grande surprise, dans un journal de New York, qui n'est pas suspect d'un bien tendre amour, d'une bien profonde admiration pour le Sud et ce qui s'y fait—la *Tribune*, de New York—un article fort bien pensé sur la façon de bâtir de nos pères et le genre d'architecture de leurs résidences.

Rien de plus juste que les réflexions de ce journal. C'était bien le style architectural qui convenait à notre climat, à nos pays ensoleillés.

Leurs constructions étaient solides et épaisses. Ce n'étaient pas des maisons de carton, comme nous en élevons tant aujourd'hui, qui sont minces comme des feuilles de papier, sèches comme des étoupes, inflammables comme des allumettes, et qu'on dirait bâties tout exprès pour qu'on y ait très chaud, en été, et très froid, en hiver. On n'y sacrifiait rien à l'extérieur ; contrairement à ce qui se passe maintenant, on s'y abritait, derrière une colonnade d'ordre dorique qui faisait tout le tour de la maison, contre les curiosités indiscrètes du passant et l'on ne s'était avisé, en les construisant, que de se procurer le confort intérieur, a soi et aux quelques amis que l'on recevait dans l'intimité.

Telles étaient les résidences qui faisaient l'admiration des voyageurs, des touristes et des artistes, il y a encore vingt ans de cela, à Richmond, à Charleston, à Savannah, à Montgomery, à Mobile, à la Nouvelle-Orléans et dans les campagnes de la Louisiane.

On s'imaginerait aisément que le Sud conserverait avec joie, avec orgueil, ces sévères, mais splendides résidences qui témoignaient en même temps de ses goûts artistiques, de l'austère réserve de ses habitants et de la vie large qu'on y menait.

C'est tout le contraire qui a eu lieu. On les a abattues, les unes après les autres et presque tout le Sud s'abrite actuellement dans des constructions aussi laides, aussi dépourvues d'architecture et de confort que celles du Nord.

Vrai, il n'a pas gagné à cette transformation. C'est l'avis de la *Tribune* de New-York ; c'est aussi le nôtre.

DEPECHES

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

Départ du général Campos.

Presse Associée du Sud.

Madrid, 4 avril—Le général Martinez Campos a quitté Madrid la nuit dernière, en route pour Cuba. Les ministres et d'autres personnages distingués lui ont fait leurs adieux à la gare, en présence d'une populat on enthousiaste qui a acclamé Campos et Cuba Espagnole.

Le général s'embarquera à Cadiz cette après midi.

La Chambre des Députés a approuvé la réforme du code pénal de Cuba ; les changements faits ont pour but d'infliger une punit on sévère aux promoteurs de la rébellion et de l'indépendance.

Cadavres dévorés par les chiens.

Presse Associée du Sud.

Londres, 4 avril—Le correspondant du *Mercury* de Shang Hai, dit une dépêche au *Central News*, écrit en date du 29 mars qu'il a visité le champ de bataille de Tien Chwang Tai et a trouvé 1 s corps des Chinois tués laissés sur place et dévorés par les chiens. L'endroit est absolument désert.

Les Japonais ont établi une administration civile à New Chang afin de percevoir les droits de douane.

Epaves du Reina Regente.

Tanger, Maroc, 4 avril—Les carcasses de plusieurs bœufs ont été jetés sur la côte ; elles appartiennent à des animaux embarqués sur la Reina Regente.

Demande la restitution de ses droits conjugaux.

Presse Associée du Sud.

Londres, 4 avril.—Le procès intenté par la comtesse Russell à son mari pour restitution de ses droits conjugaux, s'est ouvert cette après-midi devant la division des divorces de la haute cour de la Reine.

Le terrain sur lequel se place le comte Russell pour refuser à sa femme la restitution de ses droits conjugaux est la cruauté montrée par elle en l'accusant d'offense igeoble au cours de procès en divorce intenté sans succès en 1891.

Sir Henry James Q. C., au nom du comte Russell, dénonce comme entièrement fausse la plainte de la comtesse, et ajoute que si elle obtient la restitution de ses droits conjugaux, elle demandera indubitablement à son mari de la soutenir.

Procès en Diffamation.

Presse Associée du Sud.

Berlin, 4 avril—Le baron Von Hammerstein, membre du Reichstag et rédacteur du *Kreuz Zeitung*, annonce dans ce journal son intention d'instituer un procès en diffamation contre un certain nombre de journaux de Francfort qui ont annoncé que l'on refuserait ses services au *Kreuz Zeitung* à partir du 1er juillet prochain, et que le journal était sur le point de la faillite par suite des méthodes financières particulières des directeurs.

Mort de Waddel.

Presse Associée du Sud.

Paris, 4 avril—Waddel, l'individu sur qui a tiré le filon américain O'Brien, le 27 mars à la gare du Nord, est mort aujourd'hui.

Prise du Port de Makong.

Presse Associée du Sud.

Londres, 4 avril—Une dépêche de Tokio au *Central News* dit que des informations arrivées des îles Pescadores annoncent que le navire de guerre japonais Matsuma a sondé l'entrée de la baie de Makong.

Aucune torpille n'ayant été trouvée, les transports ont débarqué les troupes. Les Chinois emprisonnés ont été envoyés à l'intérieur dans des jonques.

Les habitants continuent leurs affaires et paraissent faciles à gouverner.

Les Colonies Australiennes et la Conférence Monétaire.

Presse Associée du Sud.

Londres, 4 avril—M. Sidney Barton, sous secrétaire d'Etat au ministère des Colonies, a dit aujourd'hui à la Chambre des Communes que des communications des gouvernements coloniaux d'Australie, exprimant le désir de participer à la conférence monétaire, ont été reçues.

Comme le gouvernement n'est pas encore informé de la réunion d'une telle conférence, la question des arrangements pour une représentation coloniale est posée.

Comment les Chinois se conforment à l'armistice.

Presse Associée du Sud.

Londres, 4 avril—Une dépêche de Tokio au *Central News* dit que le général Nodzu rapporte de Hai Cheng, qu'à la date du 1er avril, il a envoyé un messager chinois aux avant-postes de l'armée chinoise, notifiant le commandant de l'armistice et demandant une entrevue pour arranger les détails.

Le 2 avril, il a envoyé un parlementaire japonais accompagné d'un trompette pour demander une réponse dans les vingt quatre heures.

Le 3 avril, le parlementaire et le trompette n'étaient pas de retour, le colonel Aki a craint une trahison, et est parti lui-même aux avant-postes avec un drapeau blanc et un trompette.

Les avant gardes Chinois ont commencé le feu et le colonel s'est arrêté pour faire des signaux avec le pavillon de trêve. Les Chinois ont commencé le feu et ont blessé le porteur du drapeau ; le colonel a dû revenir.

Le général Nodzu se demande si l'envoyé Chinois au Japon a prévenu le gouvernement de Pékin de l'armistice.

Nouvelles Américaines.

La Petite Vérole à St-Louis.

Presse Associée du Sud.

St-Louis, 4 avril—L'épidémie de petite vérole ne semble pas diminuer ; le rapport d'hier montre 7 nouveaux cas. La famille de Gustave Tonker, comprenant le mari, la femme et deux enfants, dont le plus jeune est âgé de 18 mois, a été transportée à la quarantaine la nuit dernière. Les autres malades sont des gens de couleur.

La campagne de Cuba.

Presse Associée du Sud.

New York, 4 avril—Une dépêche spéciale envoyée de Tampa au *Herald* dit que les passagers de la Havane apportent la nouvelle de l'occupation de Puerto Padre par les insurgés.

Les négociants de la Havane disent qu'un général espagnol avec six cents soldats, à bord du steamer Mexico, a essayé de débarquer à Puerto Principe.

Les troupes espagnoles ont dû battre en retraite et débarquer à Gibara. Elles opèrent maintenant dans les environs de cette place.

Il est officiellement annoncé à Cuba que le général Campos débarquera avec dix mille soldats à Santiago, vers le 15 avril. On s'attend à le voir mener une vigoureuse campagne dès son arrivée.

Tous les révolutionnaires arrivés de Bayamo disent que les insurgés sous les ordres de Armerdor Guerrar ont occupé Manzanillo après la victoire de Campachuela, et qu'une bataille a eu lieu à Bayamo il y a quelques jours.

Le colonel Arcos, qui commandait 360 hommes, et quatre de ses officiers ont été faits prisonniers par Guillermon Moncada.

La nouvelle de l'augmentation constante des forces insurgées à Puerto Principe est confirmée ; leurs chefs sont, dit-on, Margues de Santa Lucia et Senor Mola de Camarque.

Exécuté par l'électricité.

Presse Associée du Sud.

Auburn, New York, 4 avril—William Lake a été exécuté par l'électricité aujourd'hui à midi 45. Il avait assassiné Emma Hunt en octobre 1894, dans la maison de Joseph Vancamp, à Carlton, à huit milles au nord-est d'Albion.

Arrêté pour viol et assassinat.

Presse Associée du Sud.

Baltimore, Md., 4 avril—Marshall A. Price, un jeune forgeron de Harmony, dans le Maryland, a été mis en prison hier soir à Denton. Il est accusé d'avoir violé et tué près de Federaldburg, il y a dix jours, une jeune écolière de quatorze ans, Sadie Dead.

Le Robinson Crusoe.

Presse Associée du Sud.

Brooklyn, N. Y. 4 avril—Le gérant du bureau de Wm Ziegler, à New York, a reçu de Mme Ziegler, une dépêche datée de Palm Beach, annonçant que le yatch Robinson Crusoe a été signalé au large de Key West, et que tout est bien à bord. Le juge Gaynor a reçu une dépêche semblable de Mme Ziegler.

Une expédition de Key West.

Presse Associée du Sud.

New York, 4 avril—Dépêche spéciale au *Herald* :

Les affaires Cubaines à Key West sont arriv